

**MÉMOIRES**  
POUR  
SERVIR À L'HISTOIRE  
**DU JACOBINISME.**  
  
TOME SECOND.



M É M O I R E S  
P O U R  
SERVIR A L'HISTOIRE  
DU JACOBINISME.

PAR M. L'ABBÉ BARRUEL.

TOME SECOND.

A HAMBOURG,  
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMP.

*Imprimeurs-libraires.*

1800.



---

---

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

---

**D**ANS cette seconde partie des Mémoires Objet de ce sur le Jacobinisme, j'ai à dire comment Volume. les Sophistes de l'impiété, devenant les Sophistes de la rébellion, ajoutèrent à leur conjuration contre tous les autels du Christianisme, une nouvelle conjuration contre tous les trônes des Souverains. J'ai à prouver qu'après avoir juré d'écraser Jésus Christ, ces mêmes hommes appelés philosophes formèrent encore le voeu d'écraser tous les Rois.

J'ai annoncé de plus qu'aux Sophistes de l'impiété devenus les Sophistes de la rébellion se joignit une secte depuis long-temps cachée dans les arrières-Loges de la Franc-Maçonnerie, méditant contre l'Autel et contre le Trône les mêmes complots; et faisant comme les philosophes modernes le même serment d'écraser le Christ et tous les rois.

Ce double objet divise naturellement ce second volume en deux parties: la première sera consacrée à développer l'origine.

*Tom*

et les progrès de cette conspiration des Sophistes appelés Philosophes; j'aurai à dévoiler dans la seconde cette secte que je désigne ici sous le nom d'arrière-Maçons, pour distinguer les vrais adeptes d'une foule de frères trop honnêtes pour être admis dans les secrets des arrière-Loges, et trop religieux ou trop bons citoyens, trop fidèles sujets, pour se prêter à leurs complots.

Après avoir séparément traité chacune de ces conspirations tendantes au même objet, je dirai comment leurs adeptes se réunirent et s'aiderent mutuellement pour opérer toute cette partie de la révolution qui abattit en France, et la religion et la monarchie, les autels du Christ, et le trône et la tête de Louis XVI.

Réflexions  
sur la cons-  
piration  
contre les  
Rois.

Captivé par les faits et résolu de ne rien donner à l'imagination, je dois ici à mes lecteurs quelques réflexions faciles à saisir, mais nécessaires pour bien suivre la marche des Sophistes dans leur nouvelle conspiration, pour montrer par quels grades ils passèrent ou plutôt se trouvèrent en quelque sorte entraînés malgré eux, et par la seule force de leurs principes, de leur école d'impiété, à l'école et aux vœux, aux sermens de la rébellion.

Tant que sous les auspices de Voltaire tous ces prétendus philosophes s'étoient contentés d'appliquer aux idées religieuses leurs principes *d'égalité, de liberté*, et d'en conclure qu'il falloit écraser le Dieu de l'Évangile, pour laisser à chacun le droit

de se faire une religion à sa manière ou de n'en point avoir; ils n'avoient pas eu de bien grands obstacles à craindre de la part de ces diverses classes d'hommes qu'ils étoient plus spécialement jaloux d'acquérir à leur écoles. Dans cette guerre contre le Christianisme, toutes les passions combattoient avec eux et pour eux. Il ne dut pas leur en coûter beaucoup pour faire illusion à des hommes, qui trop souvent n'allèguent leur répugnance à des mystères qu'ils ne conçoivent pas, que pour se dispenser des préceptes et des vertus qu'ils n'aiment pas.

Des Souverains ordinairement peu versés dans l'étude des faits et des vérités relatives à la religion; des hommes qui ne cherchent trop souvent dans leur opulence ou dans leur rang que des titres à l'indépendance de leur conduite morale; d'autres hommes qui n'aspirent à la fortune qu'en cherchant à rendre licites tous les moyens d'y parvenir; de prétendus génies haletant après la fumée des réputations; et prêts à sacrifier toutes les vérités à l'éclat d'un sarcasme ou d'un blasphème qu'on appelle bon mot; d'autres génies encore qui souvent se trouveroient des sots, s'il étoit moins facile d'avoir de l'esprit contre Dieu; tous ces hommes enfin qui prennent si aisément des sophismes pour des démonstrations; tous les adeptes de ces diverses classes se mettoient peu en peine d'approfondir, et cette *égalité de droits*, et cette

*liberté de raison*, que la Secte leur présentait comme incompatibles avec une religion révélée, remplie de mystères.

On ne voit pas même que la plupart de ces adeptes aient réfléchi combien il est absurde d'opposer à la révélation les droits de leur raison; comme si les limites et l'insuffisance de cette raison devoient servir de règle au Dieu qui se révèle ou bien à la vérité de ses oracles, à la mission de ses Prophètes et de ses Apôtres.

On ne voit pas qu'ils aient réfléchi que tous les droits de la raison se réduisent ici à savoir si Dieu a parlé; à croire et adorer, de quelque ordre que soient les vérités qu'il lui annonce. Des hommes si peu faits pour connoître et défendre les droits de la Divinité, n'étoient pas des adversaires bien redoutables pour des Sophistes, qui oppo-  
soient sans cesse à l'Évangile toute cette prétendue liberté de la raison.

Il ne pouvoit plus en être de même, quand la Secte appliquant à la société politique, à l'empire des lois civiles, ces mêmes principes *d'égalité* et de *liberté*, s'avisait d'en conclure qu'en écrasant l'Autel il falloit aussi écraser tous les trônes, pour rendre à tous les hommes leur égalité et leur liberté naturelles. Une conspiration ourdie sur ces principes, sur ces conséquences, avoit évidemment contre elle tous les intérêts et toutes les passions des Sophistes couronnés, des princes protecteurs, et de tous ces adeptes pris dans les

hautes classes de la société, et d'abord si dociles aux leçons d'une liberté, qui ne parloit encore que d'écraser la religion.

Voltaire et d'Alembert naturellement ne pouvoient pas s'attendre à trouver Frédéric, ou Joseph II, ou Catherine III, et Gustave de Suède, bien disposés à se porter eux-mêmes à la destruction de leurs trônes. Il étoit vraisemblable que bien d'autres adeptes, ministres ou courtisans, et riches ou nobles distingués par leur rang, sentiroient le danger qu'il y avoit à dépendre d'une multitude, qui ne connoissant plus de supérieurs, s'érigeroit bientôt elle-même en souveraine; qui pour premier usage de sa souveraineté, pouvoit être tentée d'abattre toutes les fortunes et toutes les têtes élevées au-dessus de son niveau.

Du côté des Sophistes eux-mêmes, si la reconnoissance n'étoit pour eux qu'un foible motif, l'intérêt de leur existence sembloit devoir ralentir leur ardeur contre le trône. D'Alembert vivoit des pensions des rois de France et de Prusse; il devoit jusqu'à son logement du Louvre aux bontés de Louis XVI. L'impératrice de Russie soutenoit seule la fortune délabrée de Diderot. L'héritier présomptif du même trône pensionnoit l'adepte la Harpe. Damilaville n'avoit plus de quoi vivre, si le roi le renvoyoit de son bureau. Le Sanhédrin philosophique de cette Académie françoise composée de tant d'adeptes,

ne devoit son existence , ses jetons et ses ressources qu'au monarque. Il étoit dans Paris bien peu d'autres Sophistes écrivains, qui n'aspirassent à quelque brevet de pension ou n'en fussent pourvus par l'intrigue des ministres protecteurs.

Voltaire s'étoit fait une fortune indépendante; il n'en avoit pas témoigné moins de joie, quand le duc de Choiseul lui avoit fait rendre une pension que ses impiétés avoient fait supprimer. (*Voyez lettr. de Volt. à Damilav. 9 Janvier 1762.*) Bien plus que tout cela, Voltaire savoit mieux que personne tous les succès que la conspiration contre le Christ devoit à la protection des adeptes couronnés; il étoit trop flatté de compter à son école, des rois, des empereurs, pour se porter de lui-même à une conspiration qui devoit ne laisser sur la terre ni empereurs, ni rois.

Ces considérations donnèrent aux complots des Sophistes contre le trône, une marche toute autre que celle de leur conspiration contre l'Autel. Dans leur guerre contre l'Évangile, l'égalité, la liberté pouvoient n'avoir été qu'un vain prétexte; c'est la haine du Christ qui dominoit chez eux; il est bien difficile qu'ils aient pu se le cacher à eux-mêmes: cette guerre fut celle des passions contre les vertus religieuses, bien plus encore que celle de la raison contre les mystères du Christianisme. Dans la guerre des Sophistes contre le trône, le prétexte devint conviction;

l'égalité, la liberté parurent démontrées, les Sophistes ne soupçonnèrent plus la fausseté de leurs principes ; ils crurent faire aux rois une guerre appuyée sur la justice et la sagesse. Là, ce furent toutes les passions inventant ces principes contre le Christ ; ici, ce fut la raison égarée par ces principes, se faisant une gloire, un devoir de triompher des rois.

La marche des passions avoit été rapide ; dès sa naissance même, la haine de Voltaire pour le Christ étoit à son comble ; à peine il le connut, qu'il le haït ; à peine il le haït, qu'il jura de l'écraser. Il n'en fut pas de même de la haine des rois. Ce sentiment, comme l'opinion et la conviction, eut ses gradations. Les intérêts même de l'impiété croisèrent quelque temps ceux de la rébellion. Il fallut à la Secte des années pour former ses systèmes, pour résoudre ses conspirations et fixer leur objet. Ici nous rendrions mal la marche des Sophistes, en la précipitant. Historiens fidèles, nous aurons à montrer cette haine des rois en quelque sorte encore dans son enfance, c'est-à-dire naissant de la haine du Christ, et appliquant successivement à la destruction des trônes ces principes inventés contre l'Autel. Après des chefs eux-mêmes, cette haine des rois aura ses gradations ; ses systèmes viendront aider à l'illusion, pour l'établir dans le cœur des adeptes. Elle dominera dans leur Académie secrète ; et là se trameront enfin contre le trône

( VIII )

les mêmes complots que le Philosophisme  
avoit d'abord ourdis contre l'Autel. Les  
mêmes moyens et les mêmes succès n'en  
feront qu'un seule et même conspiration;  
les mêmes forfaits et les mêmes désastres  
n'en feront qu'une même révolution.

---

CONSPIRATION

# CONSPIRATION

## CONTRE LES ROIS.

---

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Premier grade de la conspiration contre  
les rois.*

*Voltaire et d'Alembert passant de la haine du  
christianisme à la haine des rois.*

LE désir d'être vrai, d'être juste envers un homme qui se piqua si peu de l'être à l'égard de la religion, nous fera commencer ce chapitre par un aveu qui n'annonce rien moins dans Voltaire que l'ennemi des rois et le principal auteur d'une conspiration dirigée contre leurs trônes. Si cet homme, le chef le plus opiniâtre et le plus acharné des ennemis du christianisme, n'avoit consulté que ses propres penchans, ou bien s'il lui avoit été donné de soumettre les Sophistes à ses idées politiques, comme il lui fut donné de dominer sur eux par les systèmes de son impiété, jamais le serment de renverser les trônes ne fût sorti de son école.

Voltaire aima les rois, il aima surtout leur faveur et leurs hommages; il

se laissa éblouir par leur splendeur. On ne peut méconnoître ce sentiment dans un auteur qui mit lui-même tant de gloire à célébrer celle de Louis XIV et d'Henri IV, rois de France; de Charles XII, roi de Suède; de Pierre, empereur des Russies; de Frédéric II, roi de Prusse; et de tant d'autres rois, soit anciens soit modernes.

Voltaire par lui-même avoit tous les penchans des grands seigneurs, il en jouoit parfaitement le rôle à sa cour de Ferney. Il se croyoit trop supérieur au commun des hommes, pour être partisan d'une égalité qui l'eût mis au niveau d'une multitude qu'il désignoit avec tant de mépris, sous les noms de gredins et de canaille.

Voltaire par lui-même aimoit non-seulement les rois, il aimoit le gouvernement monarchique. Quand il n'écoute que ses propres sentimens, dans ses livres historiques, on le voit constamment préférer l'empire d'un seul à celui de la multitude. Lui, qui ne souffroit pas l'idée d'avoir autant de mattres qu'il y avoit de conseillers au parlement, (*Voy. lett. à d'Alemb.*) comment se fût-il prêté à l'idée de cette liberté, de cette souveraineté populaire qui lui auroit donné pour souverains, les villes, les faubourgs,

les campagnes et ses propres vassaux. Lui, qui se plaisoit tant à régner dans son château, à jouir de tous ses privilèges, au milieu de ses domaines qu'il appeloit sa petite province, comment eût-il voulu accréditer une liberté et une égalité dont la révolution devoit finir par mettre de niveau les châteaux et les chaumières?

Voltaire enfin n'avoit point de désir qui l'emportât sur celui d'anéantir le christianisme; il ne craignoit rien tant que de se voir croisé dans cet objet, par des rois qui auroient pu lui reprocher d'en vouloir à leur trône comme il en vouloit à l'Autel. De là cette attention à prévenir les adeptes, combien il importoit aux philosophes d'être considérés comme autant de fidèles sujets. De là ce qu'il écrit, par exemple, à Marmontel; en l'assurant que, vu la protection de Choiseul et de la courtisane Pompadour, *on peut tout lui envoyer sans risque; » on sait,* » ajoute-t-il, *que nous aimons le roi* » et l'état. Ce n'est pas chez nous que » des Damiens ont entendu des discours séditieux. — Je dessèche des » marais, je bâtis une église, et je » *fais des vœux pour le roi.* Nous défions tous les Jansénistes et tous les » Molinistes *d'être plus attachés au*

Voltaire encore jaloux du titre de fidèle sujet.